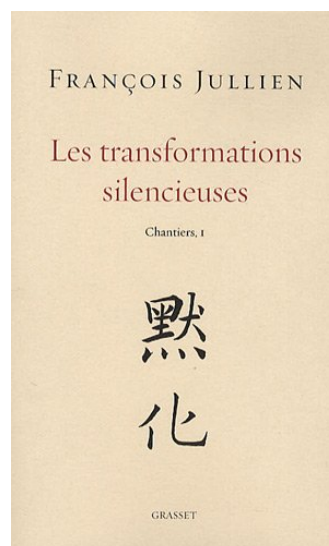


Observatoire du Management Alternatif
Alternative Management Observatory

Fiche de lecture

Les Transformations silencieuses
Chantiers, I
François Jullien
2009



Thomas Desdouits – Août 2015
Majeure Alternative Management – HEC Paris – 2014-2015

Les Transformations silencieuses – Chantiers, I, de François Jullien

Cette fiche de lecture a été réalisée dans le cadre du cours « Gestion du changement » donné par Nathalie Lugagne au sein de la Majeure Alternative Management, spécialité de troisième année du programme Grande École d'HEC Paris.

Le Livre de poche, Paris, 2009
Première date de parution de l'ouvrage : 2009

Résumé : La pensée occidentale, issue de la pensée grecque, est ontologique. Elle isole, définit, circonscrit. Pour cette raison, elle n'arrive pas à penser la transition, la transformation. La pensée chinoise, en revanche, qui n'a pas pris le parti de l'Être, peut nous permettre d'approcher les transformations « silencieuses » parce qu'elle est pensée des polarités, de l'influence, de la tache d'huile.

Mots-clés : Chine, Être, Grèce, Temps, Transition

The Silent Transformations, by François Jullien

This review was written for the “Change Management” course of Nathalie Lugagne. This course is part of the Master Sustainable Development and Social Innovation at HEC Paris. This course is part of the “Alternative Management” specialization of the third-year HEC Paris business school program.

Le Livre de poche, Paris, 2009
Date of first publication : 2009

Abstract : Western thought, as much as the Greek thought from which it stems, is ontological. It isolates, it defined, it circumscribes. For this reason, it is unable to think transitions and transformation. Chinese thought, however, because it did not take the stand of the being, can enable us to apprehend silent changes; it is a thought of polarities, of influences, of spill-overs.

Key words : Being, China, Greece, Time, Transition

Charte Ethique de l'Observatoire du Management Alternatif

Les documents de l'Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l'égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances. L'exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l'Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Table des matières

1. L'auteur et son œuvre.....	4
1.1. Brève biographie	4
1.2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur.....	4
2. Résumé de l'ouvrage.....	5
2.1. Plan de l'ouvrage	5
2.2. Principales étapes du raisonnement et principales conclusions	5
3. Avis de l'auteur de la fiche	11
4. Bibliographie de l'auteur.....	12

1. L'auteur et son œuvre

1.1. Brève biographie

Helléniste de formation (ENS Ulm, agrégé de l'Université en 1974), François Jullien (1951) est un philosophe et sinologue français. Il a étudié la pensée et la langue chinoises aux universités de Shanghai et de Beijing (1975-77) afin de, dans ses mots « trouver un point de recul pour pouvoir réinterroger la philosophie ». Son travail consista dès lors à présenter, analyser, comprendre ce qu'il appelle les écarts entre les pensées chinoise et européenne, qu'il refuse obstinément de comparer dans une démarche essentialisante. Pionnier de ce qu'on appellerait aujourd'hui le « dialogue des cultures », il est actuellement titulaire de la chaire sur l'altérité (<http://francoisjullien.hypotheses.org>) à la Fondation Maison des sciences de l'homme. En 2010, il a reçu, en Allemagne, le Prix Hannah Arendt pour la pensée politique ; et, en 2011, le Grand prix de philosophie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre¹.

1.2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur

L'ouvrage est un essai court, de 150 pages, premier tome d'une trilogie intitulée Chantiers, consacrée à l'étude et à l'utilisation des écarts que l'auteur a repérés entre les cultures chinoise et européenne. Parce qu'il traite des questions d'Être et de Temps, on peut considérer l'ouvrage comme étant un essai philosophique, même si le terme est un peu réducteur, vus les efforts énormes que François Jullien déploie pour s'extraire de la philosophie européenne, qu'il met en face de la sagesse chinoise.

¹ Sources :

- *Wikipedia*, « François Jullien », http://fr.wikipedia.org/wiki/François_Jullien
- *Le Détour d'un Grec par la Chine, Entretien avec François Jullien*, Richard Piorunski et Bill Gater, 1998 (<http://www.berlol.net/foire/fle98ju.htm>)

2. Résumé de l'ouvrage

2.1. Plan de l'ouvrage

- I. D'une autre perspective que le sujet – action / transformation
- II. Sous la transformation : la transition
- III. La neige fond ou le parti pris de l'Être empêche de penser la transition
- IV. Y a-t-il un début aux modifications ?
- V. Transition ou traversée – vieillir a toujours déjà commencé
- VI. Figures du renversement
- VII. Fluidité de la vie (ou comment l'un est déjà l'autre)
- VIII. Fallait-il inventer le « Temps »
- IX. Mythologie de l'événement
- X. Du concept qui manque : historique-stratégique-politique

2.2. Principales étapes du raisonnement et principales conclusions

La réflexion débute par un constat : ce qui se produit, sous nos yeux, de plus continu et de plus effectif, ne se voit pas. C'est le cas du vieillissement : on reconnaîtra certes ses symptômes, par exemple, dans le miroir (les traits se creusent, les cheveux blanchissent) mais on ne se voit pas vieillir. Un jour, pourtant, soudainement, on sera pris d'effroi devant une photo datant d'il y a vingt ans. Qui est cette personne dont le portrait a été tiré ? Est-ce moi ? Est-ce un autre ? Parce que la modification est totale, globale, que rien ne lui échappe, on peut en constater le résultat, mais la transformation, elle, est silencieuse. Silencieuse, plutôt qu'invisible, car on en décèle les traces, mais qu'elle s'effectue « sans crier gare ».

Partant de ce constat, François Jullien développe sa thèse : notre pensée, issue de la tradition de la philosophie occidentale, c'est-à-dire celle qui prend source dans les écrits grecs, n'arrive pas à dire la transition. La philosophie grecque a fait le choix de se fonder sur un « sujet », cause de soi, agissant sur les autres « sujets », avec un but, une fin (*telos*). Elle est aussi parvenue, de Platon à Aristote, à définir ce sujet, à le circonscrire à une essence immuable, autour de laquelle danseraient des caractéristiques qu'on dirait aujourd'hui conjoncturelles. A la lumière de cette philosophie, reprenons cette photographie d'il y a vingt ans. Ce sujet essentialisé se trouve comme dissous dans un procès (à comprendre au sens de procédé, processus) du vieillir. Aussi, face à cette image, la pertinence du sujet perd-elle de sa validité et la pensée grecque – la nôtre, n'est-elle pas adaptée pour approcher la transformation silencieuse indiscutablement à l'œuvre.

La pensée chinoise, en revanche, qui ne valorise pas au même titre « l'action » (le sujet *agissant*), qui est locale, a pensé la transformation, qui elle est globale. Contrairement au héros grec qui « veut », « vise », « entreprend », le sage chinois, lui, « influe », « imprègne », « fait tache d'huile » et à l'action substitue la transformation comme le fait la nature. Et l'auteur souhaite faire jouer les écarts entre les pensées européenne et chinoise en s'en servant comme d'un levier pour élever la raison.

C'est parce que la transition n'a pas d'essence qu'elle échappe à notre pensée. Platon et Aristote ont tenté de penser la transition, mais ont, il faut le dire, échoué. Dès lors qu'une « chose » passe du noir au blanc, elle passe par le gris qui « est blanc par rapport au noir et noir par rapport au blanc » (Aristote), se trouvant donc dans un *état* intermédiaire, qui est également une extrémité. Ils sont incapables de penser « l'entre » parce que *défaille en celui-ci la détermination qui fait être*.

La pensée chinoise, elle, ne s'est pas construite autour de l'Être et peut penser la transition, qu'elle nomme « modification-continuation ». Le cycle des saisons aide à comprendre ce couple de mots : la transition de l'hiver au printemps est une modification, la transition de l'automne à l'hiver est une continuation.

Pour penser la transition, donc, nous devons nous détacher de ce que notre pensée prend pour de l'évidence, nous émanciper du *parti pris de l'Être*. Par excellence, la transition ne peut être *déterminée*, car elle est « ce qui ne connaît plus de terme ou de marque de séparation

possible permettant de distinguer l'un et l'autre ». Pour penser la transition, il faudra comprendre la pensée chinoise, qui ne s'exprime pas dans le langage de l'Être (et, partant, de l' « état »), mais dans celui du *tao* (la « voie »). Notre grammaire même nous condamne à définir « ce qui » change ; Aristote, pour penser la transition, fait appel à un substrat, une substance qui serait « entre » les deux extrêmes. En réalité, ce substrat n'est autre que le sujet nécessaire de la phrase grecque. Pourtant, tout changement se fait entre des termes contraires, entre *yin* et *yang*. Et la pensée chinoise, où tout procède de ce jeu de polarités, aussi bien que la langue chinoise, qui ne distingue pas le verbe du substantif, déjouent le mode prédicatif de nos langues européennes. Elles ne s'embarrassent donc nullement du principe de non-contradiction (« on ne peut dire de la même chose, en même temps et sous le même angle de vue qu'elle *est* ceci et non-ceci ») et peut donc penser la neige qui fond, par exemple (qui est à la fois dure et son contraire, fondue et non fondue).

Si nous avons tant de mal à penser la transition, c'est parce que notre intelligence grecque « morcelle, isole et stabilise. » Ce biais cognitif découle d'ailleurs de la langue dans laquelle nous pensons. Morphologiquement et syntaxiquement, nous prenons trois partis : détermination, substantivation et prédication. Pour approcher, de biais, les transformations silencieuses, nous devons alors, en quelque sorte, rééduquer notre pensée en acceptant que nos langues européennes qui conjuguent, déclinent, etc. ne sont pas adaptées.

Notre difficulté, voire notre handicap, provient aussi de ce que notre physique, elle aussi héritée des grecs, se fonde sur des corps en mouvement et conçoit le changement comme un mouvement. Dès lors, tout changement consiste, ontologiquement, à aller d'un point A à un point B et prend une dimension téléologique. Le *logos* se trouble alors. Car comment penser ainsi le vieillissement ? D'une part, vieillir a, toujours, déjà commencé (pas de point A). D'autre part, la philosophie européenne ayant toujours concentré son travail sur la fin-finalité, la voilà qui développe avec persistance (et détermination...) une philosophie de la mort comme *point de mire ou tout se tranche définitivement*.

La pensée chinoise s'embarrasse moins de l'idée de la mort, à commencer par la façon dont la langue l'exprime : s'il est impossible de distinguer syntaxiquement la mort du mourir, l'idée de la Mort, détachable, dressée, personnifiée, se résorbe dans la processivité des choses, à savoir le vieillissement / la vieillesse qui reçoit sa place légitime comme transition entre la vie et la mort. Arrêtons-nous cependant sur la mort. On comprend bien qu'elle peut être entendue comme procès du mourir. Mais cette transition, imperceptible, conduit tout de

même à ce qu'il convient d'appeler un *renversement*. Idem des Révolutions : comment les comprendre dans ce cadre ? On remarquera alors deux choses. Premièrement, les Révolutions sont partout et toujours suivies de restaurations, de hoquets historiques. Et deuxièmement, les Révolutions ne « surviennent » que dans le sillon de transformations silencieuses qui imprègnent et influent jusqu'à renverser l'Ancien Régime (même si, pliés comme nous le sommes dans la construction sujet-verbe-prédicat, nous devons sans cesse nous raccrocher à cette « ultime forme utopique de l'Agent » que sont les masses insurgées).

Pour apprendre à suivre ces transformations silencieuses conduisant à ces renversements, lesquelles sont, nous l'avons vu, impossibles à saisir à l'aide de nos outils habituels, François Jullien part du livre fondamental de la civilisation chinoise : *le Classique du Changement* ou *Yi-jing*. Ce livre ne délivre aucun message, il est construit par la succession d'idéogrammes constitués de traits pleins ou brisés (— / - -) qui symbolisent le *yin* et le *yang*. Il invite à observer les infléchissements, positifs ou négatifs, de la situation. On comprend alors que les Chinois n'ont de passion ni pour la Création, ni pour l'Apocalypse : « le monde meurt tous les jours, le monde naît tous les jours » et « toute fin est déjà un début, la transition est continue. »

Notons que le sujet devient ici la situation : ce n'est pas « Moi » qui vieillit mais certains traits qui, se transformant insensiblement, infléchissent la situation jusqu'à l'inverser. On passe d'une explication en termes de *causalité* à une description en termes de *polarité*.

Car le chinois pour « transformer » se traduit étymologiquement par « renverser » : les modifications qui surviennent prennent fond dans un Invisible, et c'est leur accumulation, comme sur le plateau d'une balance, qui engendre la transformation que soudainement, on peut constater.

L'auteur nous invite à aller encore plus loin dans notre extirpation de la pensée grecque. Chez Platon², de froid je peux devenir chaud, mais jamais le Froid ne deviendra-t-il la chaleur (ce serait contraire au principe de non-contradiction énoncé plus haut). Or, dans le *Classique du Changement*, la figure de l'Essor ne recule pas à l'approche du Déclin ; plutôt, en se développant, l'Essor incline déjà au déclin. On en arrive à une condition nécessaire à la pensée chinoise, contenue dans le symbole bien connue en occident des poissons *yin* et *yang* : pour qu'un contraire puisse s'inverser en son contraire (cf. l'Essor et le Déclin), il faut qu'il le contienne déjà et l'implique en lui.

² Phédon, 102-103

Trouve-t-on cette pensée du renversement au sein de la pensée européenne ? Pour l'auteur, elle ne peut être décelée « qu'en dehors du règne de l'Être et de la prédication », soit avant Héraclite, ou après Hegel. Ce dernier, par sa dialectique, parvient à penser la « vie comme procès », *das Leben als Prozeß*, parce qu'il réussit à ne pas figer les déterminations par lesquelles nous l'éclairons, constate leur in-quiétude, *Unruhe*, essence même de la vie, qui se trouve être une non-essence puisque « mouvante » – c'est pourquoi nous avons tant de mal à la penser. De là provient notre tort qui est de considérer les déterminations comme immobiles (alors qu'elles sont « fluides ») et d'en faire dépendre nos croyances et convictions.

Ainsi, les transformations sont d'autant plus insidieusement silencieuses que notre usage du langage isole les déterminations dans leur définition, les cristallisant en leur essence. Une fois circonscrites la « force » et la « faiblesse », il n'y a plus de place pour penser l'« entre » et la continuité de la transition nous échappe. Alors nous nommons ce qui nous échappe le « temps » et les ruptures introduites dans la description du changement sont appelées « événements ». S'il est un Sujet, Agent invocable et responsable, c'est bien ce Temps que nous avons inventé « pour parer à notre incapacité à porter attention [...] à ce silence des transformations. »

François Jullien l'affirme sans détour : « [il] croit que le 'temps' est une construction du langage, et plus particulièrement de la langue européenne ». La langue chinoise, d'ailleurs ne dit pas le temps de façon unitaire. Elle dit la « saison »-moment-occasion (*shi*) et la « durée » (*jiu*) qui procède de l'alternance desdits moments et fait couple avec l'espace. Rappelons ici que la langue chinoise ne conjugue pas : pas de présent, de passé ou de futur, mais plutôt l'idée de « s'en aller » et celle de « s'en venir ». On fera attention ici à distinguer le « cours du temps » qui renouvelle sans cesse l'instant présent et produit de la « durée », de la « flèche du temps » qui est une propriété de certains phénomènes (l'irréversibilité).

Mais ce Temps européen, s'engendrant lui-même, divisible mais dont les divisions n'existent pas, indépendant des événements qu'il enfante, se trouve personnifié et « cause de » (par lui, tout vieillit, s'efface, etc.). En fait, parce que notre pensée n'a pas accordé aux transformations silencieuses le statut suffisant, nous sommes réduits à invoquer un grand Agent responsable de la transition des Êtres. Et comme l'auteur le dit merveilleusement :

En quoi passer de l'absolutisation de l'Être à celle du temps,
troquant une métaphysique contre l'autre, consacrant non plus le

stable mais le changeant (non plus le repos mais le drame),
constituerait-il un progrès de notre modernité ?

Autrement dit, en faisant du Temps la cause première de tout, nous l'essentialisons à nouveau et passons, en quelque sorte, d'un Dieu-substance à une Dieu-mouvance qui ne *définit* plus mais *met en mouvement*.

Si le temps est une construction du langage, qu'en est-il des événements ? L'auteur n'est pas beaucoup plus clément, de considérer qu'ils n'existent que sur le mode d'une représentation mythologique. Pour commencer, on constate que le langage accorde à l'événement une ontologie discutable (« c'est un événement !... » ou, pire, il « se » produit). L'événement n'est-il pas que ce qui fait saillie dans une transformation lente et silencieuse ? Ainsi de la chute du mur de Berlin ou des attentats du 11 septembre 2001. Parce qu'un événement accapare l'attention, certes, mais il structure aussi le récit, participe à sa dramatisation. D'où sa qualification de *muthos*. Notre culture est attachée à « l'événement » mais souffre de sa façon de le verbaliser (« arriver », « surgir », « se produire », etc.). La pensée chinoise, en revanche, attachée aux phénomènes de transition, accorde bien moins de prestige à l'événement, qu'elle nomme d'ailleurs « fragment de situation ». Leur sagesse nous enseigne que tout moment est le bon moment puisqu'il se renouvelle dans son autre et qu'il alterne avec les autres afin que la durée puisse se déployer. Elle a aussi concentré son attention sur le stade initial de la modification, celui où elle vient poindre, que la tendance est indéfinie et que plusieurs possibles paraissent.

Car, dès lors qu'on a réussi à approcher ces transformations silencieuses, qu'on est parvenu à les penser, on peut, en scrutant le passé et le présent, constater qu'elles sont à l'œuvre. Et alors, qu'est-il permis d'espérer ? Peut-on faire des transformations silencieuses un concept stratégique ? Oui, à condition de ne pas « agir » mais d'influer, d'induire, d'engager discrètement des processus efficaces plus qu'efficaces, pour infléchir les situations graduellement. Inflexion qui devient pente, sur laquelle dévalent les effets indirectement en rapport avec la fin visée.

3. Avis de l'auteur de la fiche

En 150 pages, François Jullien réussit tout à la fois : il parvient à dire les transformations silencieuses après avoir démontré combien elles étaient difficiles à appréhender, il ouvre la perspective d'une pensée chinoise capable de dire et de penser différemment. Il honore la philosophie en élevant l'intelligence, parce qu'il donne des outils pour s'extraire d'une rationalité engoncée par des structures grammaticales et cognitives qui, sans son aide, nous seraient restées invisibles.

Deux choses sont essentielles à retenir de cet essai : d'abord, le parti pris de l'Être, qui structure la philosophie européenne depuis le cinquième siècle avant JC et qui entraîne avec lui l'obsession de la causalité, la nécessité d'un Agent agissant. En remettant en perspective le Temps, en refusant de dire le Temps comme sujet d'une phrase, il développe une pensée qui peut être véritablement athée, libérée de la cause première, de la substance originelle. Il libère aussi la pensée de l'obsession de la Mort, et par là-même il permet à la métaphysique de se débarrasser, en quelque sorte, de la question à laquelle elle n'a jamais pu répondre.

Ensuite, et surtout, il propose une approche de la culture chinoise qui n'est pas fondée sur la différence. A rebours de l'immense majorité des commentateurs, il refuse d'essentialiser la culture : il n'y a rien d'intéressant à retirer d'une définition, fût-elle précise et documentée, de ce qu'est la culture chinoise. Plutôt, il travaille, c'est le cœur de ses *Chantiers* dont *Les Transformations silencieuses* est le premier tome, à qualifier les écarts entre culture européenne et culture chinoise. Le tome suivant, *Cette étrange idée du beau*, utilise ces écarts pour mettre en perspective, non plus le Temps et l'Être, mais le Beau (encore un terme que notre pensée a usé sans jamais vraiment parvenir à le définir et, partant, à le comprendre)

4. Bibliographie de l'auteur³

- *Lu Xun. Écriture et révolution*, Presses de l'École normale supérieure, 1979
- *La Valeur allusive. Des catégories originales de l'interprétation poétique dans la tradition chinoise*, École Française d'Extrême-Orient, 1985
- *La Chaîne et la trame. Du canonique, de l'imaginaire et de l'ordre du texte en Chine*, Extrême-Orient/Extrême-Occident, n° 5, 11 et 12, Presses Universitaires de Vincennes ; rééd. Collection « Quadrige », PUF, 2004
- *Procès ou Création. Une introduction à la pensée des lettrés chinois*, Seuil, 1989
- *Éloge de la fadeur. À partir de la pensée et de l'esthétique de la Chine*, Philippe Picquier, 1991
- *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Seuil, 1992
- *Figures de l'immanence. Pour une lecture philosophique du Yi king*, Grasset, 1993
- *Le Détour et l'Accès. Stratégies du sens en Chine, en Grèce*, Grasset, 1995
- *Fonder la morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*, Grasset, 1995
- *Traité de l'efficacité*, Grasset, 1997
- *Un sage est sans idée ou L'Autre de la philosophie*, Seuil, 1998
- *De l'Essence ou Du nu*, Seuil, 2000
- *Du « temps ». Éléments d'une philosophie du vivre*, Grasset, 2001
- *La Grande image n'a pas de forme ou Du non-objet par la peinture*, Seuil, 2003
- *L'ombre au tableau. Du mal ou du négatif*, Seuil, 2004
- *Nourrir sa vie. À l'écart du bonheur*, Seuil, 2005
- *Conférence sur l'efficacité*, PUF, 2005
- *Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources*, Seuil, 2006
- *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie. Réplique à ****, Seuil, 2006
- *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Fayard, 2008
- *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*, Seuil, 2009

³ Source : Wikipedia, « François Julien », http://fr.wikipedia.org/wiki/François_Jullien

- *Les Transformations silencieuses*, Grasset, 2009
- *Cette étrange idée du beau*, Grasset, 2010
- *Le Pont des singes (De la diversité à venir). Fécondité culturelle face à identité nationale*, Galilée, 2010
- *Philosophie du vivre*, Gallimard, 2011
- *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Gallimard, 2012
- *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Galilée, 2012
- *Cinq concepts proposés à la psychanalyse*, Grasset, 2012
- *De l'intime. Loin du bruyant Amour*, Grasset, 2013
- *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison*, Gallimard, 2014
- *Nourrir sa vie*, Seuil, 2015